

l'enfance, de vouloir combler la lacune entre Dieu et l'être fini par un certain nombre d'êtres intermédiaires, qui tous sont des émanations divergentes et de plus en plus affaiblies du Dieu central : sorte de panthéisme rayonnant, bien différent de celui qui, depuis Pythagore, s'est perpétué sous diverses formes jusqu'à nos jours, et qui, répandant la vie dans la masse, sans mettre le centre nulle part, revient logiquement à l'athéisme.

Le nombre des Dieux intermédiaires, selon Pléthon, est considérable; car chacun des principes constituants et des modes généraux de l'univers est placé par lui sous la garde de quelqu'un d'eux. Les noms païens qu'il leur donne sont, de son propre aveu, à peu près arbitraires ¹. Qu'importent, en effet, les noms? On sait bien que les langues humaines n'ont point de termes propres pour exprimer les choses divines. Mais ces noms, dans la pensée de Pléthon, ne sont pas purement allégoriques. Il fait bien de ses Dieux des *idées* ², selon le langage de Platon : mais ces idées ne sont pas seulement des abstractions conçues en Dieu, images préexistantes des réalités concrètes; ce ne sont pas non plus seulement des lois, des forces, des rapports, susceptibles

1. Traité des Lois, liv. III, ch. 32.

2. *Eîδη*, proprement *formes*, *apparences*, et par extension, *espèces*; dans Platon, *espèces essentielles*, ou comme on traduit ordinairement, *idées*, c'est-à-dire types primitifs des choses, existant en dehors des choses elles-mêmes et en dehors de l'entendement dans un monde supérieur. *Εἶδος*, chez Pléthon, est aussi la *forme* qui, soit en elle-même à l'état abstrait, soit unie avec la matière à l'état concret, constitue l'*espèce*. De là vient qu'il applique ce nom à toutes les espèces d'êtres, même purement matériels, pour peu qu'ils soient envisagés d'une manière générale. Aussi est-ce dans le langage de cet auteur un mot des plus difficiles à traduire.

d'être envisagés soit comme des attributs divers d'une substance unique, soit comme des formes purement subjectives de notre manière de concevoir. Tous ces Dieux, selon Pléthon, quoiqu'ils répondent à des idées philosophiques, ont bien leur individualité propre : ce sont des essences pensantes, voulantes, agissantes, capables de s'accoupler, par des unions sans doute purement spirituelles, et de procréer, spirituellement aussi; ou, disons vrai, ce sont des personnes et non des idées : autrement on ne pourrait les adorer, les prier, leur offrir un culte, des sacrifices; cette philosophie, sans cela, ne serait pas une religion.

Arrivons aux détails : tous les êtres, y compris l'Être des êtres, le Dieu suprême, Jupiter (ou *Zeus*, comme il l'appelle en grec, mais nous préférons garder ici les noms latins ¹), se partagent en quatre classes et en six sous-classes ou sections dans l'ordre suivant :

I. Dieu suprême.....	Jupiter seul.
II. Dieux supra-célestes ou de 2 ^e classe.	1 ^o Dieux olympiens { Neptune, Junon, etc.
	2 ^o Dieux tartariens ou Titans { Saturne, Vénus, Pan, etc.
III Dieux intra-célestes ou de 3 ^e classe.	1 ^o Dieux célestes proprement dits { Soleil, Planètes, Étoiles.
	2 ^o Dieux terrestres { Démon ou Génies

1. Dans cette notice, comme partout dans la traduction, nous donnons aux dénominations grecques des Dieux de Pléthon la forme latine, plus familière à la plupart de nos lecteurs.

IV. Êtres intra-célestes
non divins.

1° Êtres pourvus de raison.	{	l'âme hu-
		maine.
2° Êtres dépourvus de raison	{	Éléments,
		Animaux,
		Plantes.

Après Jupiter ¹, les êtres de la seconde et de la troisième classe sont Dieux, tous immortels et impeccables, mais avec des degrés divers de nature et de puissance, comme aussi d'élevation, ceux de la deuxième classe habitant au-dessus du ciel, ceux de la troisième dans l'enceinte même de notre ciel.

La seconde classe se partage elle-même en deux sections, et d'abord celle des Dieux olympiens, tous fils légitimes de Jupiter, nés sans mère, immatériels, supérieurs au temps qui n'existe pas pour eux; ils président aux choses éternelles, savoir :

Neptune, le plus ancien et le plus puissant fils de Jupiter, le chef de tous ses frères, préside à l'ensemble de la création et de l'Univers. C'est le second demiurge; en lui réside l'espèce (ou la forme spécifique), le terme (ou le fini), et le beau; il correspond au *nús* des Platoniciens, au *logos* ou *verbe* de Philon et des Chrétiens;

Junon, sœur et femme de Neptune, préside au nombre et à la multiplication des êtres; elle est le principe de la matière et, en quelque sorte, la troisième per-

1. Nous prenons cet exposé du système théologique de notre auteur dans le chapitre 5 du premier livre et le ch. 15 du livre II, dans les allocutions et les hymnes du livre III, dans l'Épinomis à la fin de ce même livre, et dans le résumé prétendu des dogmes de Zoroastre et de Pythagore, ajouté par nous à la suite du Traité des Lois, dont il n'est réellement qu'un abrégé.

sonne de la Trinité de Pléthon, quoique nulle part il n'emploie ce mot ;

Apollon préside à l'identité ;

Diane, à la diversité ;

Vulcain, à la stabilité ;

Bacchus, au mouvement spontané et toujours progressif ;

Minerve, au mouvement communiqué et limité ;

Atlas, aux astres en général ;

Tithon, aux planètes ;

Dioné, aux étoiles fixes ;

Mercure, aux Démons ;

Pluton, aux âmes humaines ;

Rhée, aux éléments en général ,

Latone, à l'éther ;

Hécate, à l'air ;

Téthys, à l'eau ;

Vesta, à la terre.

Comme on le voit, les attributions de ces Dieux sont de moins en moins générales, depuis Neptune, qui domine tout l'ensemble, jusqu'à ceux de ses frères qui ne président qu'aux éléments ou seulement à quelque élément en particulier. Cette dégradation successive d'attributions est la règle constante de la classification pléthonienne. Le domaine spécial de ces Dieux de la seconde classe (première section) finit aux éléments, c'est-à-dire à la limite extrême des choses immortelles : les choses mortelles relèvent pourtant d'eux, mais médiatement par les Dieux de l'autre section et des autres classes que nous allons énumérer.

Les Dieux tartariens ou Titans (seconde section de la deuxième classe), sont aussi fils de Jupiter, nés sans

mère ainsi que leurs frères, mais illégitimes. Comment illégitimes, n'ayant pas de mère? C'est un mystère que Pléthon ne nous paraît pas expliquer suffisamment, et il semble ne leur refuser la légitimité que parce qu'il les fait moins puissants. Toujours est-il qu'ils sont, comme les autres, éternels et immatériels; mais ils ne président qu'aux choses mortelles, savoir :

Saturne, l'aîné et le chef des Titans, créateur en sous-ordre, et seulement des choses périssables, partageant même sa puissance créatrice avec le Soleil, préside à l'ensemble des choses mortelles;

Vénus, femme de Saturne, préside à la propagation des espèces;

Pan, au règne animal;

Cérès, au règne végétal;

D'autres Titans, à d'autres parties du monde corporel;

Proserpine, entre autres, au corps humain.

Pléthon suppose que Proserpine (le corps humain) a été enlevée par Pluton (l'âme humaine), et que l'homme, substance complexe, est résulté de leur union; on voit que même des mythes secondaires du paganisme il tire quelquefois un parti très-ingénieux.

Les astres (première section d'une troisième classe de Dieux) commencent une autre série d'êtres: ils sont Dieux encore, non plus éternels, mais immortels; non plus abstraits, mais unis à la matière. Ils ne sont plus les propres fils de Jupiter, et ils n'ont plus ce caractère commun aux deux classes précédentes d'être nés sans mère. Ils descendent, à la vérité, de Jupiter, mais indirectement par Neptune, qui leur a donné l'âme, conjointement avec quelqu'un de ses frères légitimes, et

le corps, conjointement avec Junon leur mère. Comme Dieux, ils sont impeccables, infaillibles. De plus, ils voient tout, ils savent tout; ils règnent, d'ailleurs, en commun avec les Titans, sur toutes les choses mortelles qui sont sous le ciel, et leur classe comprend :

Le Soleil, chef de tous les astres, démiurge des classes inférieures, lequel, en commun avec Saturne, préside à tout l'ensemble des choses mortelles ;

La Lune ;

Les autres planètes ;

Les autres astres.

Viennent ensuite les Démons ou Génies (seconde section de la 3^e classe de Dieux). Ils sont également fils de Neptune, engendrés par ce dieu avec la coopération de Mercure, et ils ont un corps emprunté à Junon. Immatériels par eux-mêmes, ils habitent la terre ; comme Dieux, ils sont immortels (quoique non éternels et quoique unis à la matière), impeccables, infaillibles, mais leur science ne s'exerce que par voie d'opinion ou de conjecture, bornée par conséquent, quoique toujours exacte. Ce sont les derniers de tous les Dieux et les exécuteurs de leurs ordres ici-bas. Le nombre en est très-considérable. Pléthon ne donne pas leurs noms.

Nous sortons ici de la sphère des Dieux, et nous arrivons à la première section de la 4^e classe d'êtres, composée de l'âme humaine seulement. L'âme tient le milieu entre les Dieux et les êtres sans raison ; elle est raisonnable comme les Dieux et comme eux immortelle, immatérielle (bien qu'unie à la matière) ; mais elle n'est pas Dieu, car elle est peccable et faillible. Elle est, comme les Dieux des deux sections précédentes, l'ouvrage de Jupiter, mais médiatement par Neptune, de

concert avec Pluton, qui, tous deux, ont emprunté pour elle un corps à Junon, déesse de la matière.

Enfin arrivent au dernier rang (seconde section de la quatrième classe d'êtres) les choses privées de raison, purement matérielles ; et d'abord les éléments, qui semblent les dominer toutes : eux seuls, de toute cette section, sont immortels. Puis les animaux (y compris le corps humain), et les plantes. Toutes ces choses, comme nous l'avons vu, sont produites par Neptune et Junon ; elles sont régies par les Titans de concert avec les astres.

Que dire de toute cette cosmogonie ? sinon qu'elle est poétique, ingénieuse, parfaitement symétrique, très-habilement, quoique péniblement, élaborée, mais que, pareille à tous les systèmes issus de l'école platonicienne, elle ne repose sur rien : c'est de l'imagination, sans doute, mais non pas de la philosophie.

C'est de l'ensemble de tous ces êtres divins et non divins, les uns pures intelligences résidant au-dessus du ciel, les autres formés d'une âme et d'un corps, ou simplement d'un corps, les uns habitant au-dessus du ciel, les autres dans son enceinte (en dedans du ciel, comme porte habituellement le texte), que se compose le grand Tout, l'Univers de Pléthon, émané de la pensée de Jupiter, coéternel cependant à Jupiter lui-même, dont il procède en cause, mais non dans le temps. La volonté de Jupiter, qui a fait et organisé tout ce grand ouvrage, est une loi coéternelle aussi à son auteur, loi qu'il ne peut changer, parce qu'il ne peut se changer lui-même, qui est pour lui, par conséquent, une nécessité et la plus grande des nécessités¹, en sorte

1. Propres paroles du livre II, chapitre du Destin. page 66 :
Τὴν μεγίστην πασῶν ἀνάγκην καὶ κρατίστην, αὐτὴν δι' αὐτὴν οὖσαν

qu'on voit partout, dans ce système, Jupiter, comme les autres Dieux, agissant dans les limites du possible, c'est-à-dire, de sa propre loi, inséparable de sa nature. De là le dogme du fatalisme, qui est fondamental dans le système de Pléthon, qu'il développe longuement dans un chapitre exprès du *Traité des Lois*¹, et qu'il soutenait opiniâtrément, même en dehors des idées de son livre, dans sa correspondance avec Bessarion, cherchant à s'appuyer de quelques passages équivoques recueillis çà et là dans les ouvrages de Platon, son maître².

Les autres idées métaphysiques de Pléthon, en tant qu'elles s'écartent des banalités élémentaires, se rattachent à son système général et en ont tous les défauts, c'est-à-dire, le vague, l'arbitraire, le fantastique. Quant à la psychologie, nous en avons vu les principaux traits. Il fait l'âme immortelle, immatérielle, quoique habituellement unie à la matière; éclairée, mais bornée et par conséquent faillible; soumise comme toute chose à la fatalité, libre cependant à sa manière, et par conséquent peccable³. Mais si l'âme est immortelle, que devient-elle après sa séparation du corps? Ici les textes nous manquent, et dans les fragments qui nous restent, nous ne trouvons rien d'assez explicite. Dans nos idées, et en cherchant à les rapprocher de celles de Pléthon, nous voudrions que l'âme, ou du

ἀνάγκην, οὐ δὲ οὐδὲν ἕτερον, αὐτός ἐστιν [ὁ Ζεὺς], ὁ κεκτημένος, et plus bas, pag. 74 : Τῇ πρεσβυτάτῃ ἀνάγκῃ, καὶ ἡ μόνη αὐτὴ δι' αὐτὴν ἀναγκαίως ἔχει, τὰ δ' ἄλλα ἀπαντα δι' ἐκείνην, ἢ τὰ γαθόν τε αὐτὸ καὶ τὸν Δία φαρμεν.

1. Même livre, même chapitre.

2. Corresp. avec Bessarion, citée plus haut, p. xxii, not. 1.

3. Voir à ce sujet les distinctions beaucoup trop subtiles de Pléthon dans son chapitre du Destin, pag. 70 et suiv.

moins l'âme vertueuse, se réunit à la classe supérieure, à celle des Démons ou Génies. Mais le système ne le permet pas; ce serait rompre la hiérarchie et détruire l'éternelle démarcation entre les différentes natures d'êtres. Aussi Gennadius, dans son analyse ¹, dit-il formellement que dans ce système « jamais l'âme ne monte « aux cieux. » Que devient-elle donc? « Elle revient, « ajoute-t-il, dans le corps et recommence le cercle « de la vie après des intervalles déterminés. » Ainsi nous retrouvons, et Gennadius le dit expressément, la *métempsychose*, rêverie commune au brahmanisme, au pythagorisme, au platonisme et à tous les systèmes puisés directement ou indirectement aux sources indiennes ².

Remarquez, au reste, dans la métempsychose de Pléthon, comme dans tous les systèmes du même genre, ces intervalles entre les migrations : le but en est facile à comprendre. Car si l'âme, quoique soumise au destin, est libre et peccable, si par conséquent il y a lieu chez elle au mérite et au démérite, et si les Dieux se réservent le droit de punir ses fautes, comme Pléthon le reconnaît formellement dans son chapitre du Destin ³, où sera la punition? Sans doute dans le

1. Lettre à Joseph l'Exarque, à la fin de ce volume, pag. 439. Ce témoignage est confirmé par divers passages de Pléthon lui-même, notamment dans la prière du soir, pag. 196 et suiv., et dans l'Épinomis, pag. 250.

2. La métempsychose de Pléthon se rapprochait sans doute de celle de Philon, dans son Traité des Songes, pag. 585, éd. 1640. Tous deux l'ont empruntée à Platon, Républ. liv. X, et l'ont accommodée à leur manière. Platon, sans aucun doute, l'avait empruntée à Pythagore, le premier ou un des premiers qui ait apporté cette doctrine en Grèce : Ménage, sur Diog. de Laert. VIII, § 14.

3. Pag. 76 de notre édition, et ailleurs.

choix des régions que l'âme habitera dans l'intervalle de ses migrations. C'est ce que nous ne voyons formellement exprimé nulle part dans les fragments du *Traité des Lois* : c'est pourtant indiqué assez clairement à la fin de la prière du soir ¹, et plus clairement encore dans le commentaire sur les oracles en vers de Zoroastre ², ouvrage où Plérhon, sous le voile transparent d'un nom antique, a déposé le germe de ses propres idées.

Voilà pour la nature et les destinées de l'âme. Mais ses opérations, ses facultés ? Assurément on pouvait se dispenser de répondre à ces questions dans un traité des lois ; mais, comme tout s'enchaîne, et comme cet ouvrage est moins, après tout, un code de législation qu'un ensemble complet de philosophie, cherchons ce qui devait y être et ce que sans doute les lacunes nous ont dérobé, cherchons-le dans les ouvrages du même auteur écrits sous la même inspiration. Déjà, dans la comparaison d'Aristote et de Platon publiée en Italie, l'auteur avait formellement adopté l'opinion platonicienne que toutes les choses du monde inférieur ne sont que les images des idées d'en haut ³. Cette théorie n'est aujourd'hui qu'indiquée dans quelques passages du *Traité des Lois* ⁴ ; mais elle a dû y être plus développée, car l'auteur y tenait beaucoup. Il en a fait

1. Pag. 194 de notre édition.

2. Pag. 274 et suiv. de notre Appendice.

3. *Traité des Différences entre Arist. et Plat.*, chap. 10 et 20, de nos extraits pag. 284 et suiv. George de Trébizonde relève cette proposition dans son ouvrage sur le même sujet, *Compar. Aristot. et Platon.*, lib. I, chap. 7 : « Sed hæc inferiora imagines idearum esse scribit Gemistus. »

4. Notamment liv. III, chap. 15, pag. 115, où il est dit que les grandeurs mathématiques ne sont que des ombres et des images des idées divines, σκιαὶ τῶν θείων καὶ εἰδῶλα ἅττα ὄντα.

tout un chapitre de son traité sur Aristote et Platon ¹. Il la reproduit deux ou trois fois dans son commentaire sur les prétendus oracles de Zoroastre, où il dit ² que l'Esprit du Père, le second démiurge, a fait toutes les choses en dedans du ciel simples images des choses supracélestes, en leur donnant pour support ³ la matière. Et, en effet, c'est là, comme nous l'avons dit, la base de l'idéologie platonicienne sur laquelle Pléthon a construit tout son système, ses Dieux, comme nous l'avons dit, n'étant originairement que des idées personnifiées.

Il est évident que ce système est contraire à tout progrès en psychologie ; car il ne laisse aucune place à l'observation et à l'expérience dans l'étude de la généalogie des idées. Il explique tout *à priori*, d'après une vue sans doute ingénieuse, mais tout à fait arbitraire et fantastique. Pléthon aurait dû s'en défier, lui qui, dans le partage des attributions entre l'âme et le corps ⁴, place l'imagination ⁵ tout près des sens, dans une région inférieure de l'âme, et en fait la source de toutes les illusions, par opposition à l'intelligence ⁶ dont il fait notre attribut supérieur.

On doit s'attendre à trouver dans sa morale le même arbitraire, et par conséquent les mêmes aberrations. En effet, on ne le voit nulle part fonder l'idée du devoir sur une autre base que la nécessité de ressembler

1. De nos extraits, pag. 283, suiv.

2. De nos extraits, pag. 278.

3. Ou plutôt pour véhicule, ὄχημα ; c'est le mot favori de Platon et de son école.

4. Traité des Lois, pag. 186.

5. Τὸ φανταστικόν.

6. Νοῦς.